

RUDOLF CARNAP ET LA MISE À MORT DE LA MÉTAPHYSIQUE DANS LE MONDE

Joseph TEGUEZEM¹, Roger MONDOUE², Bertrand NZOGANG NGUEMEU³

¹(Département de Philosophie, Psychologie, Sociologie, Maître de Conférences-Université de Dschang, Cameroun)

²(Département de Philosophie, Psychologie, Sociologie, Professeur-Université de Dschang, Cameroun)

³(Département de Philosophie, Psychologie, Sociologie, Doctorant-Université de Dschang, Cameroun)

Résumé : L'abandon de la métaphysique est la conclusion définitive des critiques respectives de Gottlob Frege, Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein sur cette discipline qu'ils jugent inapte à la construction du monde, du fait de la confusion et d'interminables controverses suscitées par ses propositions qui sont totalement déconnectées des faits empiriques, alors même que l'implémentation de la méthode logico-mathématique, déjà en vigueur dans les activités scientifiques du Cercle de Vienne, l'aurait, soutient-on, aidé à surmonter ce manquement. Influencé par ce verdict qui qualifie la métaphysique de savoir obsolète et insensé, Rudolf Carnap, armé méthodiquement d'une analyse logico-mathématique du langage, passe directement de l'abandon de la métaphysique à sa mise à mort, conformément au diktat d'un scientisme déclamatoire qui constitue paradoxalement la religion et l'oxygène du Cercle viennois. Mais l'expertise attentive de la démarche et des arguments de Carnap met en évidence leurs faiblesses, et établit l'immortalité et le rôle spécifique et nécessaire de la métaphysique dans tout projet de construction du monde par l'homme et pour l'Homme.

Mots-clés-Analyse logico-mathématique, Critique, Langage, Métaphysique, Mort, Science.

Abstract : The abandonment of metaphysics is the definitive conclusion of the respective criticisms of Gottlob Frege, Bertrand Russell and Ludwig Wittgenstein on this discipline which they consider unfit for the construction of the world, because of the confusion and endless controversies aroused by its proposals that are totally disconnected from empirical facts, even as the implementation of the logical and mathematical method, already in force in the scientific activities of the Vienna Circle, would have helped it to overcome this failure. Influenced by this verdict, which describes metaphysics as obsolete and senseless knowledge, Rudolf Carnap, methodically armed with a logical and mathematical analysis of language, goes directly from the abandonment of metaphysics to its death, in accordance with the diktat of a declamatory scientism that paradoxically constitutes the religion and oxygen of the Viennese Circle. But the careful expertise of Carnap's approach and arguments highlights their weaknesses, and establishes the immortality and the specific and necessary role of metaphysics in any project of the construction of the world by man and for Man.

KEYWORDS : Logical and mathematical analysis, Criticism, Language, Metaphysics, Death, Science.

I. INTRODUCTION

Sous la houlette de Moritz Schlick, la naissance du Cercle de Vienne en 1923 constitue un véritable coup de massue pour la métaphysique qui, malgré la cohorte des flèches orientées vers elle par des empiristes et des positivistes instruits par les prouesses scientifiques, a résisté comme un roc dans la tempête. Avec le Cercle de Vienne, il ne s'agit plus d'une simple critique positiviste de cette philosophie spéculative qui, d'après ses pourfendeurs, a pris congé du réel pour se confiner dans la méditation rationnelle des choses abstraites ou divines qui échappent totalement au contrôle du néo-positivisme scientifique qui se veut beaucoup plus incisif que son prédécesseur doctrinal à savoir le positivisme d'obéissance comtienne. Il ne s'agit non plus d'un tribunal au cours duquel le juge comtien accordera le droit de survie à la métaphysique, à condition qu'elle accepte d'évoluer à la remorque de la science qui délimitera son domaine de réflexion et lui imposera la direction à suivre. Il est question, pour les fondateurs et animateurs du Cercle de Vienne, d'un procès sans appel dont le dessein est de signer définitivement l'acte de décès d'une philosophie dont l'incapacité à apporter des solutions concrètes aux problèmes de l'humanité ne fait plus l'objet d'aucun doute dans leur esprit. Dans cette optique, chaque membre ou sympathisant du Cercle a le devoir scientifique de contribuer, que ce soit dans ses propres

travaux ou dans un travail d'équipe, à mettre en exécution le plan criminel élaboré de concert avec ses pairs, contre la métaphysique dont la présence est devenue trop gênante et superfétatoire auprès de la classe néo-scientifique dominante. C'est dans cet ordre d'idées que Rudolf Carnap, cervien de renom, s'est engagé dans ses propres efforts intellectuels à éliminer radicalement la métaphysique sur l'échiquier des savoirs susceptibles de révolutionner le monde. Face à ce refus total d'accorder un statut épistémologique à la métaphysique, il se pose alors un certain nombre de questions : par quel procédé et arguments Carnap entend-il rayer la métaphysique de la carte des savoirs dont disposent les chercheurs pour booster et incuber le progrès de l'humanité ? Ce procédé et arguments sont-ils des générations spontanées ou bien la reprise, à nouveaux frais, des démarches et thèses de ses proches devanciers (Gottlob Frege, Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein) ? Décidément, la méthode et les raisons sur lesquelles Carnap s'appuie pour critiquer la métaphysique sont-elles suffisamment solides pour assurer sa mise à mort ?

Pour répondre à ces questions, une mise en évidence des détonateurs immédiats de la critique carnapienne de la métaphysique (I) précédera la saisie de la démarche et des arguments qui sous-tendent un tel jugement (II). Après quoi, nous évaluerons cette approche et ces arguments, à l'effet d'en établir les faiblesses et de conclure sur le fiasco de Carnap à passer ostensiblement de la déconstruction de la métaphysique à sa mise à mort (III).

II. GOTTLOB FREGE, BERTRAND RUSSELL, LUDWIG WITGENSTEIN OU LES DÉTONATEURS IMMÉDIATS DE LA CRITIQUE CARNAPIENNE DE LA MÉTAPHYSIQUE

L'intelligibilité de la critique de l'auteur d'*Ancienne et nouvelle logique* (CARNAP : 1933) à l'égard de la métaphysique est surdéterminée par les travaux de Gottlob Frege, Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein.

Dans la bataille menée par Carnap contre la métaphysique, l'influence de Frege est perceptible. C'est à partir du nouveau paradigme de la logique développé par ce dernier pendant ses cours d'Iéna contre la logique traditionnelle, que Carnap s'est résolu de remettre en cause les énoncés métaphysiques. Selon Frege, en effet, il faut substituer une nouvelle logique adossée au langage mathématique à une logique classique trop spéculative et sans véritable ancrage empirique. Traditionnellement, la logique s'entend soit comme « l'art de penser, de juger et de raisonner » (CHENIQUE : 2006), soit comme « l'étude de l'argumentation formellement valide pour laquelle la vérité des prémisses suffisait à garantir la vérité de [la] conclusion » (MEYER ; 1982 : 10). Le défaut d'une telle logique, c'est qu'elle se soucie beaucoup plus de la forme du langage que du contenu matériel de ce dernier. Ce faisant, le risque est grand de tomber dans les spéculations métaphysiques qui n'ont aucun rapport avec le réel empirique. Par contre, la logique mathématique vérifie toujours la correspondance entre ses énoncés et les faits calculables, entre le dire et l'être : « il me fallut trouver, dit Frege, d'autres signes pour les relations logiques [...]. C'est bien là une des différences les plus significatives entre ma conception et celle de Boole, et j'ajouterai celle d'Aristote, que je ne pars pas des concepts mais des jugements. Ce qui ne veut pas dire que je ne sache pas exprimer le rapport de subordination entre concepts » (FREGE ; 1994 : 74). En tant que point de départ de son investigation logique, les jugements auxquels Frege fait allusion ne sont pas, précise-t-il, à confondre avec des concepts purs, c'est-à-dire avec des pensées dépourvues de contenus quantifiables. Il s'agit des idées calquées sur les faits empiriques, à l'effet d'en garantir l'objectivité, l'adéquation entre l'être et la pensée, entre le fait et le langage qui l'exprime. Dans cette optique, Frege pense qu'il est nécessaire de mettre sur pied un nouveau langage logique à partir de l'exploitation rigoureuse des « signes visibles », pour surmonter l'abstraction/la subjectivité du langage de la logique traditionnelle. Le « symbolisme idéographique » (FREGE ; 1994 : 50) qu'il élabore participe de cette nécessité, puisqu'il consiste à « fixer en signes écrits, moins labiles que les signes vocaux, la langue d'usage des mathématiciens » (FREGE ; 1994 : 51). Le symbolisme idéographique assure, pour ainsi dire, l'infailibilité du langage logique en le soustrayant des sonorités creuses et sans béquilles empiriques.

Par-là, Frege ressuscite, faut-il le rappeler, le vieux rêve de Leibniz (BLANCHÉ ; 1970 : 201) qui consistait à produire un répertoire des symboles mathématiques dont l'utilisation judicieuse assurerait la perfection du langage et lui conférerait un caractère universel, plus consensuel et moins controversé, au-delà des particularités linguistiques traditionnelles propres à chaque aire culturelle ou à chaque discipline. La mathématisation rêvée et tous azimuts du langage devrait donner, espéraient Leibniz et ses laudateurs, aux propositions scientifiques et philosophiques plus de rigueur, de précision et d'adhésion à leurs démarches et résultats respectifs. Dans cette perspective, le *logos* scientifique serait, du fait de son onction mathématique, plus apte à « examiner de la manière la plus sûre la force concluante d'une chaîne de déductions et dénoncer chaque hypothèse qui veut s'insinuer de façon inaperçue, afin que finalement sa provenance puisse être recherchée » (FREGE ; 1999 : 6). Le *logos* scientifique aurait donc pour mission de passer au crible toutes les propositions scientifiques et logiques, aux fins d'en distinguer les vraies des fausses, de confronter chaque proposition avec les règles établies, pour assurer le respect mécanique de ces dernières et, finalement, de contrôler la cohérence interne entre les prémisses et la conclusion de chaque proposition. Le projet idéographique empêchera que les

jugements soient acceptés au hasard ou par pure subjectivité dans les raisonnements scientifiques, ce sera le triomphe de l'objectivité sur les prénotions, de l'intuition sensible sur l'intuition intellectuelle, du permanent sur le contingent et de l'universel sur le particulier. Aussi ce projet permettra-t-il d'éradiquer toutes les ambiguïtés éventuelles dans le domaine logico-scientifique, au profit des raisonnements clairs et évidents qui résisteraient au doute et au scepticisme. Selon Michel Meyer, l'idéographie est un projet ambitieux qui voudrait s'appliquer, sans exception, à tous les langages, fussent-ils philosophiques, littéraires, etc. : « pour parvenir à réaliser, affirme-t-il, cette ambition qui ne se réduit pas à mathématiser le langage général, mais qui consiste à donner des conditions de formalisation applicables, entre autres langages, aux mathématiques, il est nécessaire de mettre sur pied un langage formel, une Idéographie qui supplée aux informations fournies par le contexte au niveau du langage parlé, et qui ne laisse place à aucune ambiguïté possible » (BLANCHÉ; 1970 : 14).

L'approche idéographique des langues serait, on le voit, le moyen le plus efficace pour remédier aux faiblesses et aux ambiguïtés relatives au langage classique de la philosophie et de la science. Le bon scientifique ou le meilleur philosophe serait celui qui aura adossé son raisonnement au langage logico-mathématique ; faute de quoi, il ne produira que des savoirs gangrenés par l'abstraction, la déraison, l'erreur et l'imperfection. Sur ce, Frege a la conviction que « les sciences abstraites ont besoin [...] d'un moyen d'expression qui permette à la fois de prévenir les erreurs d'interprétation et d'empêcher les fautes de raisonnement. Les unes et les autres ont leur cause dans l'imperfection du langage » (FREGE ; 1994 : 63).

Au regard de ce qui précède, Carnap aura beaucoup appris de son maître Frege. La logique mathématique dont son maître est le promoteur sera décisive dans sa passionnante critique de la vacuité des énoncés métaphysiques. Il considère d'ailleurs les leçons de ce dernier comme l'une des choses qui ont orienté le choix de ses propres axes philosophiques : « Je crois, précise-t-il, qu'il faut situer [chez Frege] la source de mes premiers intérêts philosophiques - d'un côté la syntaxe logique, de l'autre, cette partie de la sémantique qui peut être considérée comme une théorie de la signification » (Carnap ; 1963 : 13). Aussi serions-nous injustes de ne pas compter Bertrand Russell parmi ceux qui ont orienté Carnap vers la déconstruction mortelle de la métaphysique.

La responsabilité de Russell dans la programmation carnapienne de la mort de la métaphysique n'est pas des moindres. Une incursion dans les méandres de sa philosophie le confirme. La critique phénoménaliste que Russell inflige à l'idéalisme néo-hégélien est assez révélatrice de son influence sur Carnap. « Nos investigations partent de ce que l'on peut appeler des "données" par quoi j'entends des matériaux "de" connaissance commune, mais entraînant de quelque manière notre assentiment » (RUSSELL ; 1971 : 80). Par cette affirmation, Russell remet en cause toutes les pensées dont le point de départ n'est pas l'expérience sensible, à l'instar de la métaphysique classique qui procède abstraitement. Ce faisant, il loue l'empirisme de David Hume comme le prototype de philosophies dont le point de départ épistémologique est l'expérience et satisfait à ses propres préoccupations philosophiques.

En effet, Russell est excédé par les prétentions du néo-hégélianisme de F. Bradley qui affirme péremptoirement que seuls l'absolu et l'intégral sont réels, propulsant ainsi la métaphysique allemande au sommet des savoirs totalisateurs/unificateurs, réduisant, par conséquent, les autres domaines de la connaissance à de simples maillons d'une chaîne philosophique incarnée par l'Esprit absolu conceptualisé et implémenté dans le système hégélien. Ce système s'affirme, pour ainsi dire, comme la résorption du pluralisme systémique par un monisme systémique gouverné par la seigneurie de la Raison dans ses déploiements gnoséologiques (TEGUEZEM ; 2012). L'aversion de Russell se justifie d'autant plus qu'il s'agit, non seulement d'un monisme qui prétend réaliser rigoureusement l'unité de tous les savoirs au-delà de leurs particularités épistémologiques respectives, mais aussi d'un idéalisme qui confond abusivement le rationnel avec le réel au terme d'un processus dialectique dont la Raison *a priori* est l'alpha et l'oméga : « tout ce qui est réel est rationnel et tout ce qui est rationnel est réel », affirme Hegel, pour couronner son idéalisme philosophique et donc, consacrer la circularité d'une méta-raison qui est à la fois son sujet et son objet. Sur ces entrefaites, tout ce qui n'est pas intégré dans le monisme systémique, en tant que fusion parfaite du réel dans le rationnel, relève de l'irréel ou de l'irrationnel. Peu avant Hegel, Kant avait déjà compris que « la raison est en elle-même exigence de totalisation » (TEGUEZEM ; 2012 : 384), puisqu'« elle a horreur de la diversité et des divisions » (TEGUEZEM ; 2012 : 384). En effet, lorsque la raison est insatisfaite « par synthèses partielles effectuées par l'entendement dans le divers sensible, elle relaye [directement ce dernier] dans sa tâche pour parfaire architectoniquement ces synthèses inachevées en une synthèse beaucoup plus complète, donc en une unité systématique, car, selon Kant, le rôle fondamental de la raison consiste à ramener définitivement l'intuition sensible à l'unité (totalité) la plus haute de la pensée. Cependant, la totalité la plus élevée postulée par la raison architectonique de Kant est, d'après Hegel, limitée par ce qu'elle n'est pas absolue : elle est incapable de saisir l'être fondamental, le "noumène" par opposition au "phénomène" » (TEGUEZEM ; 2012 : 385).

Cependant, bien que le projet philosophique de l'auteur de la *Critique de la raison pure* ne soit pas de fabriquer un système rationnel unique et absolu dans lequel seront intégrés tous les systèmes particuliers, comme c'est le cas chez Hegel qui se gausse d'ailleurs de son scepticisme vis-à-vis de la connaissance de la « chose en soi », symbole de l'absolu, Kant subira la même critique que Hegel auprès de Russell. L'idéalisme

des deux philosophes allemands, et en l'occurrence le monisme systémique de Hegel constituent, pour Russell, des foyers métaphysiques à déconstruire pour que les approches empiriques, logico-mathématiques et atomiques des discours scientifiques et philosophiques soient sauvegardées et privilégiées au panthéon des savoirs qui boostent efficacement le progrès du monde. Russell rappelle fort explicitement la date de son divorce avec Kant et Hegel : « ce fut vers la fin de 1898, écrit-il, que Moore et moi, nous nous révoltâmes contre Hegel et Kant. Je crois que le rejet de l'idéalisme retenait mon attention surtout l'attention de Moore dans *Mind* sur "la nature du jugement " alors que j'étais surtout intéressé par le rejet du monisme. Les deux étaient liés par la doctrine des relations que Bradley avait extraite de la philosophie de Hegel. Je l'appelais « la doctrine des relations externes » (RUSSELL ; 1961 : 67). Pour ruiner l'idéalisme et le monisme révoltants, Russell convoque ce qu'il appelle « la philosophie de l'atomisme logique » (RUSSELL : 1989). Il entendait par-là une philosophie inspirée du développement des mathématiques et de la logique de la fin du dix-neuvième siècle (BENMAKHLOUF : 1998). Cette philosophie de Russell a, on le voit, un double versant : le versant logique / mathématique et le versant atomiste.

Par le premier, il entend donner aux propositions philosophiques en général, et à celles de Kant et d'Hegel en particulier, un socle logico-mathématique qui les aidera à se débarrasser de leur coque idéaliste, à l'effet de revenir sur terre et participer elles-aussi à la construction du monde. Selon Russell, les propositions, quelles qu'elles soient, n'ont de sens que si elles se rapportent aux faits empiriques réduits ou simplifiés jusque dans leur dernier détail résiduel. Une proposition sans référence empirique est une proposition idéaliste, métaphysique, qui n'est pas recevable au grand rendez-vous des sciences et des philosophies qui ont pris sur elles la responsabilité de reconstruire le monde après la première et la deuxième guerre mondiale, sous la houlette d'une logique mathématique qui fait du calcul et de l'expérience les terreaux de ses prouesses. Parodiant Karl Marx, nous pouvons attribuer à Russell l'idée d'après laquelle les idéalistes/métaphysiciens allemands ont passé des décennies à interpréter et à moraliser le monde, au lieu de le transformer à partir des savoirs logico-mathématiques beaucoup plus révolutionnaires que des spéculations brumeuses sur un univers en panne de progrès. Comme nous allons le montrer plus loin, *La Construction logique du monde* (CARNAP : 2002) s'inscrit, en dépit de leurs divergences méthodologiques éventuelles, en droite ligne de la philosophie de Russell.

Par le second (atomiste), il montre que, contrairement au monisme de Hegel qui prétend intégrer, sous la houlette d'une raison dialectique tous les savoirs contradictoires dans un hypersystème où la Raison trône et brille de par son abstraction et son absoluté, l'éparpillement des discours scientifiques et philosophiques dans l'espace et le temps est un fait irréductible. Nous devons nous convaincre que la diversité persistante des discours scientifiques ou philosophiques dans l'histoire de l'humanité est solidaire de l'irréductibilité radicale de la pluralité des problèmes spécifiques que chaque scientifique ou philosophe vit personnellement dans son cadre spatio-temporel. Cette diversité n'est donc pas, comme le pense Hegel à travers son monisme, un accident de l'histoire. Bien au contraire, elle est l'étoffe fondamentale de cette histoire. En affirmant que la Raison peut s'accouder sur elle-même et surmonter tous les efforts intellectuels contradictoires et les confiner définitivement dans un système absolu, Hegel feint d'ignorer que cette raison n'a de sens que si elle est incarnée par un chercheur particulier qui vit dans une société particulière à un moment de l'Histoire. Ainsi, les notions de spatialité et de temporalité rendent obsolète le monisme hégélien. « L'unité d'une philosophie est, dit à juste titre Paul Ricœur, une unité singulière. Ce n'est pas, dirai-je dans un langage spinoziste, un genre commun mais une essence singulière » (RICOEUR ; 1955 : 50). Au fond, le monisme hégélien est une unité de droit et non de fait, car, à en croire Émile Bréhier, « l'unité de la philosophie n'est pas une constatation, mais bien un postulat. C'est un postulat qui ne peut être accepté qu'avec la philosophie dont il fait partie » (BREHIER ; 1981 : 22). Pour mieux appréhender la déconstruction du monisme hégélien, saisissons de près l'atomisme dont Russell est le thuriféraire.

Depuis les anciens atomistes : Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce, l'atome est un élément constitutif de la matière, indivisible et homogène. Dans cette perspective, Russell est bien conscient que le monde physique est une agrégation d'atomes qui ne peuvent se combiner que sous l'effet d'une force extérieure, le propre de chaque atome étant de vivre dans son isolement et son homogénéité ontologiques. Il faut donc, selon Russell, mettre sur pied des discours scientifiques et philosophiques qui sont des expressions singulières de chaque atome dans le monde, puisque l'atomisation du monde implique l'atomisation des discours y relatifs. En l'absence de cette atomisation, le scientifique ou le philosophe tomberait dans des extrapolations fâcheuses dont le résultat serait d'attribuer à un fait spécifique, la signification d'un autre fait spécifique. L'atomisme défendu par Russell s'applique beaucoup plus à nos différentes pensées/propositions qu'aux différents objets du monde, car il veut assurer l'adéquation entre chacune d'elles et le fait singulier qu'elle désigne dans le monde. Ce n'est qu'à ce prix que l'on peut, pense-t-il, éviter aussi bien les spéculations métaphysiques et accéder à la vérité unique de chaque chose que la confusion entre l'atomisme logique et l'atomisme physique, même si le premier n'est que le reflet du second. Russell apporte ainsi des précisions sur la particularité de son atomisme : "The reason that I call my doctrine logical atomism, *precise him*, is because the atoms that I wish to arrive at as the sort of last residue in analysis are logical atoms and not physical atoms. Some of them will be what I call

“particulars”—such things as little patches of color or sounds, momentary things— and some of them will be predicates or relations and so on. The point is that the atom I wish to arrive at is the atom of logical analysis, not the atom of physical analysis”(RUSSELL; 2010: 3).

Pour l'atomisme russellien, il existe un lien entre les propositions logiques et les faits. Le monde est composé de faits atomiques auxquels correspondent des propositions logiques. Si le langage est réductible à certains éléments linguistiques indivisibles, c'est parce que ces derniers reflètent leurs correspondants dans le monde empirique. Il y a des faits dont l'analyse peut simplifier jusque dans leur élément non simplifiable, non divisible. Il s'agit d'un élément atomique qui est le corrélat ontique des constituants linguistiques de la pensée qui est elle-aussi atomisée. Bien compris, l'atomisme logique sauvegarde l'accent et la présence de l'empirique dans la théorie de la connaissance, ce qui permet à Russell, non seulement de barrer la route à la métaphysique et à l'idéalisme de ses prédécesseurs, mais aussi de montrer que chaque discours a une connotation atomique qui reflète la structure atomique du réel dont il est l'expression.

Sur ces entrefaites, le monisme demeure un postulat et non un fait. Les divers discours peuvent, certes, se rapprocher les uns des autres pour trouver des solutions beaucoup plus consensuelles à un problème précis, mais ce rapprochement ne saurait effacer la spécificité irréductible de chaque discours et l'intégrer fatalement dans un monisme systémique où il perdrait toute sa souveraineté au profit d'une Raison métaphysique qui le transcende et le domine verticalement. Autant dire que le monisme dans sa version hégélienne est incompatible avec l'atomisme russellien. En principe, chaque discours est une pensée atomique et indépendante qui exprime un fait atomique qui est aussi indépendant dans la nature. Le principe directeur de l'analyse logique, c'est l'atomisation du discours. Cette atomisation facilite la distinction entre les fausses pensées qui relèvent de notre subjectivité ou de notre imagination et les vraies propositions qui ont un support empirique (BARAQUIN, LAFFITTE : 2002 ; 281). Sur ce, Durozoi et Russell sont assez pertinents lorsqu'ils disent qu'au sens propre, la proposition est tout énoncé verbal susceptible d'être qualifié de vrai ou de faux (1997 : 311).

En effet, l'atomisme logique de Russell fait bon ménage avec le paradigme logique de la connaissance du monde, puisque ce modèle présente chaque connaissance comme un tissu de propositions atomiques liées par des opérations logiques, lesquelles constituent le reflet de la structure atomique des éléments du monde. Il faut cependant distinguer une proposition dite atomique d'une proposition dite moléculaire : la première est l'expression d'un fait simple, et ne contient ni symbole de négation (-), ni connecteur propositionnel (NADEAU ; 1999 : 557). Par exemple, « il pleut ». La deuxième est la connexion de deux ou de plusieurs autres faits. Par exemple, « il mange et les autres dansent ». Dans *Signification et Vérité* (RUSSELL : 1969), Russell exploite au mieux les enseignements de l'empirisme humien sous la houlette de certaines méthodes de la logique moderne, pour désidéologiser le langage philosophique, lui donner un socle empirique et le rendre scientifique. Dans le même ordre d'idées, Ludwig Wittgenstein souscrit à la philosophie de l'atomisme de son maître Russell, et la renforce dans sa propre perspective philosophique, de manière à contribuer à la mort de la métaphysique, décès qui deviendra le chemin de croix de Carnap et de ses pairs viennois.

Invité régulier du Cercle de Vienne, Wittgenstein est l'une des figures qui auront déclenché la critique carnapienne de la métaphysique. Dans son *Tractatus logico-philosophicus* (WITTGENSTEIN : 1961), il circonscrit, dans un style aphoristique, les limites de la pensée par rapport à ce qu'elle peut exprimer à travers le langage. Véhicule de la pensée, le langage ne peut valablement exprimer que les faits empiriques. Que l'expression soit affirmative ou négative, la référence aux faits est capitale pour un langage qui se veut logiquement parfait, « le rôle essentiel d'un langage est, disait Russell, d'affirmer ou de nier des faits » (RUSSELL ; 1961 : 8). C'est donc la référence aux faits qui consacre la scientificité et la perfection d'un langage. Par-là, Wittgenstein ne déroge pas aux canons de l'atomisme logique de son professeur Russell. La métaphysique, ainsi que tous les autres discours qui sont déconnectés des faits subissent, chez l'étudiant, le même sort dont ils avaient déjà fait l'objet chez le professeur. Il confirme l'idée russellienne d'après laquelle les imperfections langagières de la métaphysique sont légion.

Suivant, en effet, l'itinéraire de l'atomisme de Russell, Wittgenstein pense que le monde est une mosaïque des faits dont le langage doit reproduire fidèlement, puisque la vérité portée par ce langage n'est que le reflet des éléments de l'univers. Ainsi, « les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde » (WITTGENSTEIN ; 1961 : 86). Toutefois, il insiste sur les faits tels qu'ils arrivent au monde et non sur leur côté atomique. Au-delà de leur caractère atomique, la facticité des faits suffit, selon Wittgenstein, pour établir la véracité ou la fausseté des propositions y relatives. Il y a donc chez Wittgenstein une reprise tacite de la définition classique de la vérité comme adéquation du dire avec le fait, de la pensée avec l'être. Ce qui oblige le langage à se positionner toujours comme le miroir par excellence du réel. Le mot « soleil », par exemple, n'est vrai que s'il correspond à un soleil qui brille effectivement au-dessus de nous. On comprend alors, une fois de plus, que la scientificité (HOTTOIS ; 1997 : 290) du langage est fonction de sa capacité à reproduire fidèlement le réel.

Dans cette perspective wittgensteinienne, une investigation philosophique (WITTGENSTEIN : 1961) sérieuse doit s'interroger sur la manière dont le langage devrait signifier le monde. Le monde demeure inconnu si les philosophes se bornent à lui coller des étiquettes ou des sens qui ne reflètent pas ce qu'il est en soi. Et tout

le problème est de savoir comment choisir, parmi une pluralité de langages ou de signes linguistiques issus de la tradition et de l'histoire courante, le signe qui désigne un fait précis et rien que celui-là dans son essence, le défaut du langage étant d'être plurivoque, de désigner parfois plusieurs choses différents. La plurivocité du langage crée de graves confusions et nous rappelle le débat houleux qui opposa, dans l'Antiquité grecque, Platon et les sophistes. C'est pour éviter de tels imbroglios et controverses que Wittgenstein loue le langage des sciences exactes qui est, selon lui, la copie certifiée conforme du réel. Le langage scientifique contraste, par exemple, avec celui de la « métaphysique dogmatique » qui plonge constamment ses adeptes dans des combats interminables et où personne ne peut s'en sortir vainqueur, parce qu'il n'a aucune preuve matérielle de son propos controversé ; d'où l'aversion de Wittgenstein pour la métaphysique en laquelle il ne voit que l'une des philosophies constituées et dont les propositions sont dépourvues de sens : « la plupart des propositions des questions qui ont été écrites sur des matières philosophiques sont, affirme-t-il, non pas fausses, mais dépourvues de sens. Pour cette raison, nous ne pouvons absolument pas répondre aux questions de ce genre, mais seulement établir qu'elles sont dépourvues de sens » (WITTGENSTEIN ; 1961 : 46).

En somme, le parcours philosophique que nous avons effectué jusqu'ici de Frege à Wittgenstein en passant par Russell, nous permet de conclure que ces derniers sont les détonateurs immédiats de la critique carnapienne de la métaphysique. En encensant la démarche logico-mathématique qui oblige le savant à enraciner sa pensée dans le réel pour en assurer la scientificité et la vérité, ils ont fustigé la métaphysique parce qu'ils n'y voyaient que le foyer des propositions insensées et déconnectées des faits. Le problème demeure celui de savoir par quels arguments et démarche originaux, Carnap déconstruit, à la suite de ses détonateurs, les énoncés métaphysiques.

III. LA DÉCONSTRUCTION CARNAPIENNE DE LA MÉTAPHYSIQUE : DÉMARCHE ET ARGUMENTS

Les énoncés métaphysiques qui ont déjà mauvaise presse chez les maîtres à penser de Carnap, constituent la cible privilégiée de sa critique. Et suivant les traces de ses prédécesseurs, c'est sous la houlette de la nouvelle logique qu'il veut, à son tour, déconstruire la métaphysique jusqu'à la célébration de ses obsèques. En d'autres termes, le « dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » (CARNAP : 1985) devra se solder, chez Carnap, par sa disparition définitive de la liste des disciplines scientifiques habilitées, par le Cercle de Vienne, à construire le monde.

Carnap commence par l'éloignement radical de la métaphysique de la science : les propositions scientifiques ont des attaches matérielles/empiriques dans le monde tandis que les énoncés métaphysiques n'en ont pas. Il combat donc la métaphysique parce qu'il la trouve comme une connaissance dont la vérité ou la fausseté ne peut pas être matériellement vérifiée. Ce qui amène Carnap à l'écartier ausside la construction logique/scientifique du monde. La construction du monde exige *a priori*, la mise sur pied d'une « théorie de la constitution » qui aura le mérite de discriminer et de regrouper, en amont, les concepts ou les objets en fonction de leur réductibilité et/ou dérivabilité dans cette construction. Dans cette distinction et rapprochement, les objets sont retenus, en aval, dans le « système de constitution » parce qu'ils remplissent les conditions de scientificité exigées. La « théorie de la constitution » est donc solidaire d'un « système de constitution » auquel Carnap apporte une clarification édifiante : « Le système de constitution, dit-il, ne vise pas seulement comme d'autres systèmes de concepts, à classer les concepts en diverses catégories et à examiner les différences et les relations mutuelles de ces catégories. Les concepts au contraire doivent être "constitués", c'est-à-dire dérivés par degrés de certains concepts fondamentaux, afin de dresser un arbre généalogique des concepts au sein duquel chacun trouve sa place déterminée. Que soit possible cette dérivation de tous les concepts à partir d'un petit nombre de concepts de base, telle est la thèse principale de la théorie de la constitution » (CARNAP : 2002 ; 57).

La théorie de la constitution sonne le glas de la métaphysique parce qu'elle n'est pas une science au même titre que les sciences dont les propositions sont en phase avec le réel. Elle se borne soit dans la recherche des fondements derniers des choses, lesquels ne sont pas toujours empiriquement saisissables, soit dans la production des discours mythiques, imaginaires qui sont totalement en déphasage avec le réel. C'est précisément vers ce type de métaphysique que Carnap dirige ses flèches : « l'emploi du terme "métaphysique" en ce sens, précise-t-il, montre immédiatement que la métaphysique n'est pas une science (au sens où nous l'entendons) » (CARNAP ; 2002 : 298). Dans cette optique, l'empiricité demeure chez Carnap, comme c'était le cas chez ses professeurs susvisés, sous l'influence des empiristes modernes, le critère par excellence de scientificité d'un savoir susceptible de révolutionner le monde, de panser ses blessures et de redonner le sourire et l'espoir à un univers dont les souffrances et les rancœurs sont avérées. Par conséquent, la métaphysique gagnerait à se confiner dans l'examen des essences fondamentales et abstraites des choses qui relèvent de sa compétence propre, au lieu de fouiner dans un domaine scientifique dont la circularité entre la rationalité et l'empiricité est assurée. Pour Carnap, la théorie de la constitution devrait, en principe, aider chaque science à prendre conscience de sa particularité et à respecter rigoureusement son champ d'investigation : « sur la base de la théorie de la constitution, écrit-il, nous fixerons ultérieurement la différence entre science et métaphysique et

nous verrons que le problème de l'essence d'une relation ne peut être résolu ni même posé dans le cadre de la science (rationnelle). Il appartient à la métaphysique » (CARNAP ; 2002 : 81).

Carnap est, en effet, convaincu que le respect de la spécificité et du champ d'investigation de chaque discipline est important dans la hiérarchisation des savoirs et la mise en évidence de leurs objets respectifs. Dans cet ordre d'idées, il montre que les objets de la métaphysique sont ambigus et empiriquement non-saisissables, alors que ceux de la science ne souffrent d'aucune amphibologie parce qu'ils sont matériellement saisissables et repérables dans le « système de constitution » destiné à la construction logico-mathématique du monde. Ainsi, le sens d'un objet scientifique est l'incarnation même de cet objet réel ou symbolisé dans le système constitué. Et pour ne pas trahir ce sens, il suffit juste de trouver le langage approprié pour l'exprimer. Il sera, par exemple, question de trouver « les phrases vraies dans lesquelles ce [sens] peut apparaître » (CARNAP ; 2002 : 266) sans équivoque.

Au-delà même de la fustigation du caractère amphibologique des objets métaphysiques, Carnap enfonce le clou en disant que ses propositions/énoncés sont inexprimables (VERLEY ; 2003 : 230). Pour lui, seuls les énoncés scientifiques sont exprimables voire connaissables parce qu'ils ne vont et ne disent jamais au-delà du réel dont ils sont l'expression, la théorie de la constitution ayant *a priori* opéré une circonspection rigoureuse de leur zone de compétence (REY ; 2001 : 243). Ainsi, les énoncés métaphysiques ne sont pas connaissables parce qu'ils sont ineffables. Ce qui devient embarrassant pour ceux qui pensent que, lorsque nous concevons bien une idée, les mots pour l'exprimer arrivent aisément. Pour dévaster davantage la métaphysique, Carnap prend soin d'étayer ses arguments par des exemples savamment choisis. Il serait fastidieux, pour nous, d'en faire un inventaire exhaustif. Mais quelques échantillons retiennent notre attention : les concepts de « principe » et de « Dieu ».

Et d'abord le concept « principe ». Ce concept constitue, pour Carnap, un exemple-type qui permet de démontrer la vacuité significative et empirique d'un énoncé métaphysique. « À quelles conditions un énoncé de la forme « *x* est le principe de *y* » est vrai ou faux ? » Si on pose, selon Carnap, une telle question au métaphysicien, celui-ci répondra : « *x* est le principe de *y* parce que *y* procède de *x* ». Or, non seulement les conditions causales sur le plan empirique attendues et susceptibles d'établir la véracité ou la fausseté dudit énoncé ne sont pas explicitées dans la réponse du métaphysicien, mais aussi l'ambiguïté persiste quant à savoir si dans le terme « procéder », on met une relation originelle de cause à effet ou, plutôt, une liaison temporelle, et donc contingente entre *x* et *y*. À supposer même qu'il s'agit d'un rapport originel, rien n'empêcherait qu'il subisse, d'après Carnap, l'épreuve de l'évolution temporelle et des idées jusqu'à perdre totalement son sens originel. Dans cette perspective, ce qui était vrai à une date très reculée de l'histoire humaine pourrait être totalement faux à l'époque contemporaine, et ce, réciproquement. Conclusion : tant qu'un énoncé métaphysique n'aura pas de support matériel, il demeurera incertain et querellé.

Ensuite le concept de « Dieu ». Sur le plan mythologique, ce concept, dit Carnap, est vrai, parce que Dieu est rattaché à la nature qu'il a créée, et l'existence de celle-ci est la preuve empirique de son existence. Mais cette vérité est problématique parce qu'elle n'est que le fruit d'un mythe, c'est-à-dire le résultat d'une histoire imaginée pour justifier subjectivement l'origine du monde. Le mythe n'est pas scientifique parce ce que le propre de l'imagination qui le sous-tend est de s'élever au-dessus du réel pour créer des êtres irréels. Aussi faut-il reconnaître que les philosophes eux-mêmes, et notamment les athées, ont douté de l'existence de Dieu jusqu'à conclure qu'il est mort. Et si déjà au sein de la classe philosophique, les animateurs ne s'entendent pas, ce ne serait sûrement pas au sein de la classe logico-positiviste que l'existence de Dieu sera accréditée. Conclusion : le terme « Dieu » est chargé de représentations confuses et controversées. Ce qui nous rappelle la posture critique de Ernst Mach qui est convaincu que tous les concepts métaphysiques sont abstraits et projettent toujours en-dessous ou au-dessus des expériences régulièrement vécues des affirmations fictives (SEBESTIK ; 1985 : 94).

Tout le problème de Carnap est de savoir comment les métaphysiciens en viennent à créer des mots qui ne correspondent à rien dans le monde empirique. Procédant de l'analyse logique des mots ou du langage philosophique (CARNAP ; 2011 : 161), Carnap pense que leur faillite épistémologique repose sur l'usage de la grammaire de la nouvelle logique ; ils se bornent encore à exploiter une grammaire des langues naturelles truffées de contradictions entre le dire et l'être. Le défaut de cette grammaire obsolète, pense Carnap, est lié au fait que sa syntaxe donne la possibilité au philosophe d'agencer des mots sans signification concrète, sans correspondance dans les faits. Prenons l'exemple suivant : « César est un nombre premier ». Du point de vue de la grammaire ordinaire, cet énoncé est vrai. Mais du point de vue de son contenu, il est faux. Car, César est un homme et non un chiffre ou une donnée numérique. Il s'agit donc, selon Carnap, d'un « simili-énoncé », c'est-à-dire d'une affirmation insensée et stérile. Et « comme l'ont montré les exemples « principe » et « Dieu », la plupart des autres termes sont également des termes spécifiquement métaphysiques sans signification, par exemple : « Idée », « absolu », « inconditionné », « infini », « Être de l'Étant », « Non-Étant », « Chose-en-soi », « Esprit absolu », « Esprit objectif », « Essence », « Être-en-soi et pour soi », « Émanation », « Manifestation », « Séparation », « moi », « Non-Moi », etc. [...] Les énoncés soi-disant métaphysiques qui contiennent de tels mots n'ont pas de sens, ne veulent rien dire ; ce sont de purs simili-énoncés » (CARNAP ; 1985 : 162).

Dans cette perspective, Carnap pense que la vérité et la fécondité des énoncés de la métaphysique dépendront de la ferme volonté de celle-ci à abandonner la grammaire ordinaire pour adopter celle de la nouvelle logique qui offrira aux métaphysiciens l'opportunité de soumettre leurs différents discours à la vérification empirique. « D'où la portée philosophique considérable de la tâche qui consiste à construire une syntaxe, tâche à laquelle les [nouveaux] logiciens travaillent actuellement » (CARNAP ; 1985 : 162). Pour l'auteur de *La syntaxe logique du langage* (CARNAP : 1934), il est incompréhensible que l'une des figures emblématiques de la métaphysique moderne comme Martin Heidegger (HEIDEGGER : 1929) n'ait pas pris conscience de la supercherie de la grammaire naturelle dans ses propres investigations philosophiques. Lorsque qu'il dit, par exemple, « le néant est néanti », cette affirmation n'a aucun sens pour Carnap qui ne voit pas en quoi le « néant » aurait le statut d'objet, alors qu'au fond, il ne correspond à rien de factuel. Cet énoncé métaphysique viole les règles syntaxiques de la nouvelle logique dont le Cercle de Vienne fait la promotion et sur laquelle, reposent toutes les espérances d'un monde nouveau.

Selon Carnap, il est décevant de constater que des philosophes respectables continuent à célébrer cette absurdité langagière de la métaphysique heideggerienne, alors même que l'implémentation du nouveau langage logique est déjà en cours. En effet, le succès de la nouvelle logique réside dans sa capacité à éliminer systématiquement dans son langage tout ce qui a trait à l'imagination, au superflu et à l'élégance formelle au profit de la clarté, de la certitude, c'est-à-dire de la vérité vérifiable par les faits et sans confusion des faits. Les prouesses de la nouvelle logique viennent donc de l'abandon de l'ancienne logique qui insiste sur la cohérence et l'éloquence formelles du langage, et finit par faire de la raison pure son objet, au lieu de référer celle-ci à un objet empirique qui lui servira de pièce à conviction dans la formulation de ses énoncés. Par ailleurs, Carnap pense que les incongruités linguistiques et la vacuité empirique des propositions métaphysiques sont généralement le fait d'un usage incontrôlé et abusif du verbe « être » : « la plupart des fautes logiques commises dans les simili-énoncés reposent sur des vices logiques qui sont inhérents à l'emploi du verbe " être " dans notre langue. La première faute est liée à l'ambiguïté du verbe " être " qui joue tantôt le rôle de copule pour un prédicat (« je suis affamé »), tantôt celui d'indicateur d'existence (« je suis »). Cette faute est aggravée par le fait que bien souvent les métaphysiciens ne sont pas clairs quant à cette ambiguïté. La deuxième tient à la forme du verbe pris dans sa seconde acception, celle de l'existence. Cette forme produit l'illusion d'un prédicat là où il n'y en a pas » (CARNAP ; 2002 : 170).

Visiblement, le problème vient de ce que le métaphysicien, dans l'emploi du verbe « être », ne donne pas toujours l'occasion à son auditeur ou à son lecteur de saisir clairement le rôle joué par ce verbe dans tel ou tel énoncé. Par conséquent, savoir si cet énoncé est prédicatif, attributif, apodictique, catégorique ou, plutôt, une proposition indicative qui le renseigne sur l'état passager ou contingent de la personne ou de la chose considérée, devient ambigu. Cette ambiguïté est la source des contresens inhérents au discours métaphysique ; elle prête tout à fait le flanc à la critique. Lorsque le métaphysicien dit : « Je suis », cela peut s'entendre de deux manières apparemment toutes justes : « J'existe ou je vis », ou bien, « Je suis quelque chose ou dans un état qui reste encore à préciser ». De même, lorsqu'il dit : « Dieu est », cela suppose soit que Dieu existe, soit qu'il est quelque chose que l'on omet de préciser. La deuxième hypothèse, on le voit, « est à la fois une incitation à vérifier et une directive pour la vérification » (BOUVERESSE : 1987 : 83). Or, d'après Carnap, on sait, depuis la « preuve ontologique » de Kant, que l'existence ne se décrète pas arbitrairement, mais se constate empiriquement. Ce sont ces genres d'imprécisions et d'arbitraires émotionnés qui transforment depuis l'Antiquité grecque, soutient Carnap, les énoncés métaphysiques en pseudo/« simili-énoncés ». La nouvelle logique néopositiviste, quant à elle, évite sérieusement dans son langage ces pièges du verbe « être » ; elle s'arrange toujours à ce que le rôle de ce verbe soit sans équivoque dans ses propositions. Et c'est là où le scientifique dame le pion au métaphysicien. C'est là où le sens emporte sur le non-sens et autorise le constat suivant de Sandra Laugier : « pour Carnap, le critère du non-sens est ce qui permet de différencier la science et la métaphysique, et d'exclure la métaphysique du domaine du sens linguistique, donc du langage » (LAUGIER ; 2003 : 486).

Aussi, Carnap estime-t-il que la métaphysique mérite la peine de mort, parce qu'elle défie constamment les conditions empiriques de possibilité de la connaissance et aborde les problèmes éthiques et esthétiques qui ne sont pas dans l'agenda de l'analyse logique qui sous-tend les activités de la science néopositiviste. Devront également subir le même sort, « toute prétendue connaissance qui veut avoir prise par-delà ou par-derrière l'expérience, [toute] métaphysique qui, issue de l'expérience, veut connaître au moyen d'inférence particulière ce qui se trouve hors de ou derrière l'expérience, [ainsi que toute question qui porte sur la " chose en soi " et non sur la chose empirique, et " toute philosophie des valeurs ou d'une norme " dont les énoncés échappent à la vérification empirique » (CARNAP ; 1985 : 173). Au rang de ces connaissances et métaphysiques à guillotiner, Carnap cite « le réalisme (dès qu'il veut en dire plus que la constatation empirique selon laquelle les événements manifestent une certaine régularité, autorisant l'application de la méthode inductive) et ses adversaires : l'idéalisme subjectif, le solipsisme, le phénoménalisme, le positivisme (au sens ancien) » (CARNAP ; 1985 : 174).

Au total, les énoncés de la métaphysique brillent par leurs caractères arbitraires, confus, abstraits, ineffables, insensés, inconnaissables, caractères qui lui ôtent impérativement le droit de vivre dans un contexte néopositiviste où la logique a fait de l'empirisme son terreau et son oxygène. Selon Carnap, elle doit forcément mourir parce que ça ne sert à rien de maintenir en vie une science dont les propositions suscitent constamment des querelles sur des choses qui ne seront jamais connues ni vérifiées ; parce qu'elle ne peut pas, dans sa situation controversée et stérile, contribuer à la construction du monde, ni à la garde de celui-ci, car « un chien mort » (VOLPI : 1999) ne peut rien faire dans un univers à sécuriser. Avec Carnap, la métaphysique ne peut d'ailleurs que mourir, lorsqu'on se souvient du dédain de ses professeurs contre cette discipline. L'élève est allé plus loin que ses maîtres, en substituant la mise à mort de la métaphysique à son simple « dépassement ». C'est pourquoi, Willard Van Orman Quine (1986 : 170) pense que plusieurs responsabilités doivent être établies suite à la mort de la métaphysique : à côté de Carnap qui lui a assené le coup fatal, il faut ranger ceux qui l'ont formé et inspiré l'exécution de la métaphysique.

La déconstruction/élimination de la métaphysique par ses prédécesseurs (Frege, Russell, Wittgenstein) aura été, en effet, une formation pratique et opératoire du futur bourreau de la métaphysique. Toutefois, la mort de la métaphysique n'est-elle pas beaucoup plus un postulat de la nouvelle logique néopositiviste défendue par Carnap et ses pairs viennois, qu'une constatation empirique ? Est-il judicieux de tuer la métaphysique, au terme d'un procès scientifique où le juge (Carnap) est lui-même un scientifique, et prétend ostentatoirement que tout savoir qui n'a pas de socle empirique est superfétatoire dans la reconstruction/construction du monde ?

IV. LE FIASCO DU PROJET CARNAPIEN : L'IMMORTALITÉ DE LA MÉTAPHYSIQUE

Les arguments utilisés contre la métaphysique ne sont pas toujours fondés. Leurs insuffisances sont révélatrices du fiasco de sa mise à mort par Carnap. C'est sans compter avec l'immortalité d'une discipline dont l'existence et l'importance sont chevillées à la vie de l'Homme toujours confronté aux limites des sciences et aux énigmes d'un monde en perpétuelle reconstruction matérielle et morale, que Carnap a rêvé, les yeux ouverts, sur la fin de la métaphysique.

En effet, nous devons savoir gré à Carnap d'avoir donné plus d'épaisseur et de crédit à l'empirisme dans une science néopositiviste dont le dessein était de passer des discours creux aux actions concrètes, afin de reconstruire le monde sur de nouvelles bases logico-mathématiques. Dans cette optique, le discrédit de la métaphysique était inéluctable, puisque les scientifiques n'y voient qu'un savoir qui se développe au-dessus ou en-dessous du monde et dont les énoncés sont mythiques, imaginaires, confus, insensés et controversés par ce qu'ils n'ont pas de supports empiriques. Pour les scientifiques, la métaphysique utilise encore le langage d'une logique classique peu soucieuse de l'empiricité de ses propositions, alors que l'implémentation de la logique mathématique lui aurait permis d'assurer la correspondance entre ses énoncés et les faits empiriques. La métaphysique est donc victime d'une faillite méthodologique qui la confine dans de pures méditations dont les apports non-empiriques seraient, d'après ses fossoyeurs, sans effets positifs sur le progrès de l'humanité. Il est aussi reproché au métaphysicien d'utiliser abusivement le verbe être qui, généralement, n'indique aucune existence concrète ou aucun état précis. Au regard de ces chefs d'accusation, Carnap estime que le dépassement / l'abandon de la métaphysique recommandé par ses pères formateurs doit être suppléé par sa mise à mort. Mais Carnap a-t-il suffisamment fortifié l'estocade qu'il a donnée à la métaphysique ?

Il est curieux de penser que seules les sciences néopositivistes qui utilisent la démarche logico-mathématique sont importantes dans la construction du monde et qu'il faille, par conséquent, tuer la métaphysique dont la démarche est purement rationnelle et donc sans ancrage empirique. Le penser, comme l'a fait Carnap, c'est ratifier sans recul réflexif la vieille idéologie scientiste d'après laquelle la science est la seule discipline au monde qui puisse le révolutionner, en avoir une connaissance illimitée et apporter la solution à tous les problèmes de l'humanité. Et comme le précise Carnap, « on entend par caractère illimité de la connaissance scientifique, le fait qu'il n'y a aucune question dont la réponse soit par principe impossible pour la science » (CARNAP ; 2002 : 293).

À notre avis, une telle considération de la science prête le flanc à la critique : elle est pédante, prétentieuse. La science ne saurait résoudre tous les problèmes de l'humanité. On peut lui concéder la capacité de traiter efficacement certains problèmes qui relèvent de la connaissance empirique ou mathématique, mais en reconnaissant ses limites quant aux problèmes qui sont d'ordre métaphysique. Selon Nicole Delattre, la posture de Carnap est sous-tendue par l'idéologie du scientisme à laquelle il ne veut pas déroger. Or sa fidélité sans faille au scientisme l'empêche de faire la part des choses entre ce que la science peut faire sous la houlette de la logique mathématique et ce qu'elle ne peut pas faire à partir de la même méthode. Ce manque de discernement est à l'origine des « guerres des sciences » (DELATTRE : 2010). Il y a, en effet, des questions qui touchent la vie humaine et dont l'intelligibilité échappe à la capture de la rationalité scientifique au sens carnapien. Il est donc surprenant d'entendre Carnap dire que la science est une connaissance sans borne, alors même qu'il reconnaît, paradoxalement, à la suite du deuxième Wittgenstein, l'existence des « énigmes de la vie » ou des « situations de la vie pratique » qui ne se prêtent pas aux interrogations scientifiques : « il y a peut-être, affirme-

t-il, malgré tout de l'insoluble parmi les énigmes de la vie [...], ce qui n'est pas contradictoire. [...] Il y a des questions dont la réponse nous est par principe interdite. Mais les "énigmes de la vie" ne sont pas des questions, ce sont des situations de la vie pratique. "Énigme de la mort" réside dans le bouleversement provoqué par la mort d'un semblable ou l'angoisse de sa propre mort, ce qui n'a rien à voir avec les questions que l'on peut poser à propos de la mort, même si les hommes, se méprenant eux-mêmes, croient parfois formuler l'énigme en énonçant ces questions »(CARNAP : 2002 ; 300).

Le vœu de Carnap, on le voit, c'est d'abandonner toutes les questions métaphysiques dont les réponses défient les compétences de la science logico-mathématique. Il va même au-delà du simple abandon pour interdire au scientifique de formuler ce genre de question dans ses recherches. Cette interdiction relève tout simplement de la mauvaise foi de Carnap à reconnaître les bornes de la science et l'importance de la métaphysique devant des situations énigmatiques comme celle de la mort. La science peut expliquer les causes biologiques de la mort d'une personne. Mais, elle ne peut pas satisfaire l'homme qui s'interroge sur la mort, sur la possibilité ou non d'une autre vie après celle-ci. Une telle interrogation est d'ailleurs inévitable pour l'homme. Dans la *Critique de la Raison pure*, Kant nous rappelle, avec raison, que l'être humain, fût-il un scientifique, est fondamentalement un animal métaphysique, puisque naturellement, sa raison a toujours tendance à transgresser les bornes de l'expérience sensible pour s'interroger sur des êtres abstraits comme Dieu, ou sur le fondement non-empirique de certaines situations évacuées. L'interdiction des questions métaphysiques au scientifique, la banalisation et la récusation des « énigmes de la vie » dans le carcan des « pseudo-problèmes », constituent le propre d'une science unidimensionnelle et inconsciente de ses limites.

Nous interdisions à Carnap d'interdire les méditations métaphysiques qui, au-delà des informations utiles que la science fournit sur nous-mêmes et sur le monde, peuvent mieux nous renseigner sur notre origine, sur notre devoir, sur le sens authentique de notre existence, sur les idéaux et les valeurs morales que nous devons poursuivre, sur la signification de notre mort et sur nos espérances. Dans cette optique, nous souscrivons entièrement à l'idée ermonienne d'après laquelle « une science qui voudrait se passer de la métaphysique, devrait forcément renoncer à expliquer le monde et se renierait elle-même, parce qu'elle cesserait d'être la science, c'est-à-dire un continuel effort, une incompressible tendance vers l'explication »(ERMONI ; 1906 : 236). Autant dire que, c'est parce que le monde continue à vivre des situations énigmatiques que la science elle-même n'a pas encore mis la clé sous le paillason. Et ces situations interpellent aussi bien le scientifique que le métaphysicien. Carnap feint d'ignorer cette double sollicitation parce ce qu'il ne veut pas enfreindre l'idéologie du scientisme de son Cercle viennois. Ce faisant, il est victime de ce que Karl Popper appelle une « épistémologie stérilisante ». Pour Popper, déconstructeur officiel du Cercle de Vienne, l'incertitude, l'imprécision et l'ambiguïté tant décriées dans les propositions métaphysiques sont aussi légion dans toutes les sciences, fussent-elles empiriques, positivistes, néo-positivistes (BOUVERESSE ; 1981 : 54). Toutes les disciplines doivent être prises au sérieux, en dépit de leurs limites respectives, lorsqu'il s'agit de construire le monde par l'Homme et pour l'Homme. S'appuyer sur les ambiguïtés linguistiques des énoncés métaphysiques, sur la non-vérifiabilité de ses propositions pour l'éjecter du rendez-vous des sciences convoquées pour la construction du monde, c'est ignorer que « la métaphysique [...], sans être la science, n'est pas pour autant dépourvue de signification »(POPPER ; 1980 : 131).

En effet, l'épistémologie poppérienne nous semble plus convaincante lorsqu'en accordant une valeur à l'incertitude comme détonatrice de la recherche scientifique, elle trouve inutile de s'appuyer sur les récits mythiques ou sur les incongruités langagières de la métaphysique pour séparer radicalement celle-ci de la science: « la plupart de nos théories scientifiques sont, dit Popper, d'origine mythique. Le système copernicien par exemple fut inspiré par l'adoration néoplatonicienne de la lumière du soleil qui ne pouvait occuper que le "centre" à cause de sa noblesse. C'est ainsi que des mythes peuvent donner naissance à des composantes testables. Ils peuvent au cours d'une discussion devenir fructueux et importants d'un point de vue scientifique [...]. Si l'on admet cette idée, alors il devient étrange d'affirmer que les énoncés métaphysiques sont dépourvus de signification, ou de les exclure de notre langage »(POPPER ; 1980 : 131).

En soutenant mordicus que la scientificité d'un discours est une donnée de fait, Carnap et ses formateurs pédagogiques et scientifiques sombrent dans une espèce de naturalisme qui ignore que la vérité scientifique est beaucoup plus une affaire de méthode que de fait. Sous le fallacieux prétexte d'une neutralité scientifique, ce genre de naturalisme vise constamment la chosification du sujet épistémique et la négation de son implication personnelle dans le processus qui conduit à la découverte de la vérité. Et pourtant, son implication est toujours synonyme d'une attitude méthodologique (BOUVERESSE ; 1981 : 57) qui corrompt la prétendue neutralité, fait passer tacitement soit ses propres intérêts, soit ceux de ses parrains. Par-là, le chercheur montre que la vérité scientifique n'est pas toujours le verdict d'une vérification empirique. De l'avis de Popper, elle est toujours un rendez-vous de « Conjectures » et de « Réfutations » qui permettent, par ailleurs, au scientifique de sauvegarder sa liberté et d'échapper à une éventuelle réification. Ce qui montre que « la métaphysique n'est pas la seule à être ruinée par ces méthodes : la science naturelle l'est aussi » (POPPER ; 1973 : 318). Aussi devons-nous reconnaître que chaque découverte contient un élément irrationnel ou une intuition créatrice au sens bergsonien de ces termes.

Si la science produit des connaissances en s'appuyant sur l'analyse mathématique des matériaux empiriques (HANS, NEURATH, CARNAP ; 1985 : 114) cette démarche empirique ne saurait être une raison suffisante pour établir l'inutilité et l'acte de décès de la métaphysique. La démarche empirique n'est qu'une méthode parmi tant d'autres. Il est donc erroné, et même absurde, de tuer la métaphysique parce que sa démarche est contraire à celle des sciences d'obédience empirique. La métaphysique est, par ailleurs, le socle de toutes les sciences : elle a porté et nourri ces dernières de ses racines, selon l'arbre cartésien des savoirs. Séduits par le positivisme du dix-neuvième siècle, les sciences enfantées par la métaphysique se sont émancipées et autonomisées. Mais, Carnap devrait s'apercevoir que cet affranchissement et cette souveraineté ne doivent pas le conduire à un parricide, alors même que ces sciences peinent encore aujourd'hui à rompre radicalement avec leur cordon ombilical. La résistance de ce cordon montre que ces sciences ont échappé à l'autorité de la métaphysique sans pourtant rompre ou briser avec elle (BIRAULT ; 1964 : 487). L'essentiel n'est pas, *a priori*, de défendre la métaphysique ou de la tuer, mais de prendre conscience de sa démarche et de ses objets spécifiques pour se convaincre de la nécessité de sa présence à côté des autres sciences, ainsi que le démontre Claudine Tiercelin, cité par Raphael Millière : « le plus difficile en métaphysique n'est pas d'en construire une, ou de proclamer sa fin, c'est de cerner son véritable objet, la légitimité de sa méthode, le bien-fondé ou non de sa présence à côté des autres sciences, en un mot, de déterminer ce qui peut, aujourd'hui encore, non seulement expliquer mais aussi et surtout justifier qu'on en fasse » (Millière ; 2011 : 14).

S'agissant de la méthode métaphysique, elle n'est ni abstraite, ni empirique, mais abstracto-empirique. L'abstrait et l'empirique sont ses deux pôles méthodologiques. Seulement, elle active chaque pôle en fonction du type d'objet qui l'intéresse à un moment précis. Par exemple, le pôle abstrait est mis en branle lorsqu'il s'agit d'examiner les questions relatives à Dieu, à l'âme, à la liberté. Et c'est là où le métaphysicien exerce le talent de la raison pure ou de l'intuition intellectuelle. Le pôle empirique est implémenté quand il s'agit d'un objet réel dont il faut saisir l'essence, c'est-à-dire ce qui fait que cet objet soit ce qu'il est et non autre chose. Et ce souci de mettre en évidence l'essence propre à chaque chose est d'ailleurs aussi celui de la science. Car, pour parodier Francis Bacon, nous dirons que pour dominer la nature, le scientifique doit d'abord connaître ses lois. En définissant la métaphysique comme « l'effort vigilant de la pensée ou de l'intelligence humaine de comprendre le réel à partir de ses raisons » (GRONDIN ; 2013 : VIII), Jean Grondin nous invite à prendre conscience de l'importance de la métaphysique dans la connaissance et la maîtrise du monde qui est le nôtre.

Il y a même une circularité de la démarche métaphysique qui consiste à aller soit de l'abstrait au concret, soit du concret à l'abstrait. Par exemple en s'interrogeant sur l'existence de Dieu, être abstrait, le métaphysicien finit par descendre sur le monde empirique comme la créature de Dieu. De même, en s'interrogeant sur l'origine du monde, le métaphysicien remonte progressivement jusqu'à Dieu comme son créateur. Cette circularité méthodique est un privilège que la science qui procède exclusivement de façon empirique n'a pas. La métaphysique s'intéresse aussi bien aux aspects abstraits qu'aux aspects empiriques du monde ; elle est la science de la totalité, contrairement au néo-positivisme confiné dans le déchiffrement de l'empirique, du mathématiquement calculable. Nous comprenons alors la déception de Frédéric Nef, lorsqu'il constate que Carnap et les viennois ont prématurément établi une « immunité diplomatique de la physique à l'égard de la métaphysique » (NEF ; 2009 : 139), à l'effet de tuer la métaphysique et de faire de la physique, la source paradigmatique et exclusive de la connaissance du réel. Or, pour Charles DUNAN (1906) l'existence et la légitimité de la métaphysique ne devraient souffrir d'aucune contestation dans le monde, fût-il celui d'aujourd'hui. Car, « penser les choses dans ce qu'elles sont, dans leur être, dans ce qui fait d'elles des réalités et non de vains fantômes » (DUNAN ; 1906 : 652), est plus que jamais d'actualité pour tous ceux qui envisagent construire ou reconstruire le monde à partir d'une large et parfaite connaissance de ce monde. Pour se gausser des bourreaux de la métaphysique, Emmanuel Levinas disait dans un style ironique : « De nos jours, la métaphysique n'en finit pas de finir et la fin de la métaphysique est notre métaphysique inavouée » (LEVINAS ; 1972 : 69).

La classe scientifique contemporaine éprouve d'énormes difficultés avec l'avènement du virus à corona - « Covid-19 » - dont la capacité explosive est symptomatique de milliers de personnes déjà mortes ou contaminées dans le monde. Les scientifiques eux-mêmes affichent d'énormes carences, quant à la maîtrise de cette pandémie du vingt-unième siècle. Ce qui tempère considérablement l'arrogance des laudateurs et pratiquants d'une science post-moderne érigée jusque-là au rang des immaculées conceptions. Nous osons croire que cette pandémie est une aubaine pour les scientifiques à la Carnap, de prendre conscience de leurs limites et tendre la main aux autres ressources intellectuelles, fussent-elles métaphysiques. Nous espérons que la crainte de Dieu, qui est l'un des terreaux des activités métaphysiques, va désormais inspirer les pratiques scientifiques, afin que l'Homme et les sociétés humaines ne soient plus les champs d'expérimentation d'une rationalité scientifique dont le but est de servir le diable en démolissant Dieu et l'Homme. Certes, « la science apporte de la puissance et peut contribuer au confort et à la richesse dont l'humanité a besoin, mais elle devient dangereuse entre les mains capricieuses et méchantes d'une humanité sans Dieu » (CHATUÉ ; 2018 : 33). Dans cette perspective, la métaphysique est plus que jamais sollicitée pour donner un visage divin et humain aux activités scientifiques. À notre avis, Gilbert Hottois a raison de dire que les malheurs de l'humanité viennent en partie de

l'abandon des garde-fous théologico-métaphysiques par les sciences post-modernes : « Tous les "garde-fous" théologiques, métaphysiques ou ontologiques [qui] entraînaient la croyance dans l'existence de limites absolues, que le savoir (la vérité religieuse ou métaphysique) nous présentait comme infranchissable et dont la morale prohibait les tentatives de transgression [ont disparus de nos jours]. Avant la destruction nihiliste de la religion et de la métaphysique, il y avait un « ordre naturel » et une « nature humaine » présentant, par eux-mêmes, une valeur et un sens sacrés, et à respecter absolument » (HOTTOIS ; 1972 : 443).

Comme le dit si bien Hottos, la religion et la métaphysique sont les gardiennes de la nature humaine dans toute sa signification profonde et sa valeur sacrée. Par conséquent, la mort de la religion et de la métaphysique entraîneraient l'abandon de l'Homme à une science qui ignore son essence et sa valeur. Dans cette perspective, la science aura le cynique loisir de le traiter et de le manipuler au même titre que n'importe quel objet de la nature ou de la manufacture. « L'émergence de l'humanité coïncide avec l'avènement de l'humanité dans le monde », affirme Georges GUSDORF (1956 : 61). Mais pour que l'émancipation de l'humanité ne devienne pas une course vers l'inhumain, il faut qu'elle soit balisée par des valeurs divines et morales encensées par la religion et la métaphysique. Celles-ci permettent de sauvegarder à temps et à contretemps la sacralité de l'être humain dans l'activité scientifique post-moderne. La moralisation du néopositivisme scientifique s'impose de nos jours au regard de ses exactions sur le genre humain. Or la métaphysique apparaît comme la discipline la plus indiquée pour le moraliser. Nier ce rôle capital de la métaphysique auprès des activités néopositivistes et exiger sa mort, participe de la volonté dévastatrice d'un Carnap qui met l'idéologie du Cercle de Vienne au-dessus des évidences établies par des disciplines qui ne font pas partie de ce Cercle, puisque tout ce qui échappe à l'encerclement néopositiviste est pourchassé et combattu arbitrairement comme du non-sens. Et pourtant, l'épistémologue Émile Meyerson nous rappelle que « l'homme fait de la métaphysique comme il respire » (MEYERSON ; 2008 : 156). Autrement dit, non seulement notre existence et la métaphysique sont consubstantielles, ce que nous avons déjà souligné plus haut dans la perspective kantienne, mais notre souffle de vie est aussi ponctué par la cogitation métaphysique.

Dans cette optique, nous donnons raison à Grondin pour qui, « la métaphysique du Cercle de Vienne [est] radicalement nominaliste » (GRONDIN ; 2013 : 6). Nous ajouterons même que dans ce Cercle, la mort de la métaphysique est beaucoup plus un postulat qu'une constatation empirique. L'imbrication originelle de notre existence et de la réflexion métaphysique montre que Carnap est lui-même un métaphysicien qui s'ignore, ou tout simplement un métaphysicien qui combat un autre métaphysicien parce que son adversaire refuse de partager mécaniquement ses points de vue. Certes, la critique de la métaphysique est nécessaire pour son propre progrès, quand il s'agit des critiques constructives dont chaque secteur de savoir a besoin pour être beaucoup plus conscient de lui-même, de son objectif et pour s'améliorer. Mais, lorsque Carnap en vient à outrepasser de telles critiques pour décréter la mort de la métaphysique, il devient l'incarnation de la mauvaise foi propre à un métaphysicien qui feint d'ignorer ce qu'il est ontologiquement. C'est d'ailleurs dans ce sens que nous comprenons les propos suivants de Pierre Thévenez : « Il est donc nécessaire, dit-il, d'être critique à l'égard de la métaphysique [...]. Mais à la différence des positivistes qui considèrent la métaphysique comme sa négation et son abandon, nous dirons, comme Kant, que la critique de la métaphysique contient "une métaphysique de la métaphysique", c'est-à-dire une métaphysique plus consciente d'elle-même, de sa situation, de sa visée » (THÉVENEZ ; 1954 ; 191).

Au regard de tout ce qui vient d'être dit, il serait judicieux pour Carnap de prendre lui-même conscience du fiasco de sa critique mortifère de la métaphysique qui ne peut, pensons-nous, mourir qu'avec sa propre disparition, c'est-à-dire avec la disparition totale de l'espèce humaine dans le monde. Quel que soit le domaine d'activité de l'Homme, sa vie et sa mort sont contemporaines de celles de la métaphysique. Par conséquent, l'approche des paradoxes et des énigmes d'un monde dont la reconstruction matérielle et morale s'impose, nécessite beaucoup plus une solidarité agissante entre le scientifique et le métaphysicien, et non le cerclage solipsiste d'un scientifique imbu de sa prétendue omnipotence et de sa fallacieuse omniscience. La pensée de la complexité, introduite par Edgar Morin (2005) dans ses investigations philosophiques, est révélatrice de l'obsolescence fracassante d'un esprit scientifique confiné dans sa tour-d'ivoire et blasé par une routine métaphysiphobe. Une science consciente de ses limites et soucieuse du développement pluridimensionnel du monde est toujours prête à s'ouvrir à d'autres sciences pour combler ses lacunes et mieux maîtriser ses objectifs. Pour que cette ouverture communicationnelle soit possible, il faut substituer le dialogue des sciences au combat des sciences.

V. CONCLUSION

La mise à mort de la métaphysique n'est pas une génération spontanée chez Carnap. Ce crime philosophique a été longtemps nourri par la fougue des critiques dirigées par Frege, Russell et Wittgenstein contre la métaphysique. Pour ces détonateurs immédiats du cynique projet de Carnap, le dépassement de la métaphysique s'imposait à un moment où la construction du monde avait marre d'une philosophie spéculative dont les énoncés sont confus, insensés et controversés parce qu'ils ne sont pas empiriquement vérifiables. La métaphysique procédait encore, selon eux, d'une logique traditionnelle beaucoup plus soucieuse de la cohérence

grammaticale du langage que de la factualité des choses que ce langage exprime. Seule la science aurait compris la nécessité de révolutionner la démarche logique, en fondant celle-ci sur les données empiriques et mathématiquement exprimables, de façon à assurer une parfaite coïncidence entre ses propositions et les faits que celles-ci expriment. Pour nos scientifiques, laudateurs de la démarche logico-mathématique, la métaphysique doit être abandonnée parce qu'au lieu d'intégrer directement le monde pour le révolutionner concrètement, elle évolue paradoxalement au-dessus ou en-dessous de ce monde. Mais, Carnap ne s'est pas contenté de l'abandon de la métaphysique recommandé par ses prédécesseurs. Pour lui, l'abandon de quelque chose signifie juste qu'on renonce désormais à en faire usage, alors même que la chose continue d'exister. Confinant dans la sphère du non-sens toute discipline qui n'utilise pas la démarche analytico-logique dont la scientificité et la fécondité sont dogmatiquement célébrées dans le Cercle de Vienne auquel il appartient religieusement, Carnap a roué la métaphysique des coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais, la thanatologie de la métaphysique révèle un décès mythique et non un évènement empiriquement vérifiable. La métaphysique ne saurait succomber au nom d'une démarche scientifique dont la mathématisation est inapte à appréhender les problèmes qui lui reviennent de droit. La consubstantialité des questions métaphysiques avec notre être rationnel constitue un démenti formel à la mise à mort de la métaphysique. La méthode logico-mathématique et les arguments sur lesquelles Carnap s'appuie pour rêver la mort de la métaphysique ne sont donc pas assez solides. Décidément, l'assassinat de la métaphysique apparaît chez lui comme un véritable cul-de-sac philosophique.

RÉFÉRENCES

- [1] A. Benmakhlof, *Bertrand Russell, l'atomisme logique*, (Paris, P.U.F., coll. Philosophies, 1998).
- [2] B. Russell, *La méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur*, (trad. de Philippe Devaux, Paris, Payot, 1971).
- *Histoire de mes idées philosophiques*, (trad. De l'anglais par Georges Auclair, Librairie Gallimard, 1961).
- *Écrits de logique philosophique*, (Trad. Jean-Michel Roy, Paris, P.U.F., 1989).
- *Signification et vérité*, (trad. de l'anglais "An inquiry into meaning and truth" par Philippe Devaux, Paris, Flammarion, 1969).
- [3] C. Dunan, *Légitimité de la métaphysique*, in *Revue de Métaphysique et de Morale* (Ed),(T. 14, No 5, 1906) 651- 690, <http://www.Jstor.org/stable/40893401>.
- [4] E. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, (t.1, Paris, Quadrige/P.U.F., 1981).
- [5] E. Kant, *Critique de la raison pure*, (traduction et notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, Quadrige / P.U.F., 1986).
- [6] E. Levinas, *Humanisme de l'autre homme*, (Montpellier, Fata Morgana, 1972).
- [7] E. Meyerson, *Essais*, (textes revus par B. Bensaude-Vincent, Fayard, Corpus des Œuvres de philosophie en langue française, 2008).
- [8] E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, (Paris, Seuil, 2005).
- [9] F. Chenique, *Éléments de Logique Classique : L'art de penser, de juger et de raisonner*, (Paris, Harmattan, 2006).
- [10] F. Nef, *Traité d'Ontologie*, (Paris, Ed. Gallimard, 2009).
- [11] F. Volpi, *Wittgenstein et Heidegger : le dépassement de la métaphysique entre philosophie analytique et philosophie continentale*, in Jean-Marc Narbonne et Luc Langlois (Éd), *La métaphysique, son histoire, sa critique, ses enjeux*, (Vrin / PUL, 1999).
- [12] G. Durozoi, A. Russell, *Dictionnaire de la philosophie*, (Paris, Nathan, 1997).
- [13] G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, (Trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1994).
- [14] G. Gusdorf, *Traité de métaphysique*, (Paris, Armand Colin, 1956).
- [15] G. Hottois, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, (Paris-Bruxelles, De Boeck, 1997).
- [16] H. Birault, *Science et métaphysique chez Descartes et Pascal*, in *Archives de philosophie* (Éd), (Vol. 27, N°. ¾, Colloque de l'Académie internationale de philosophie des sciences : La Phénoménologie et les sciences de la nature, 1964) 483-526. <http://www.jstor.org/stable/43031765>.
- [17] H. Hahn, O. Neurath, R. Carnap, *La conception scientifique du monde*, in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits* (Éd), (Paris, P.U.F., 1985) 104-123.
- [18] J. Bouveresse, *La force de la règle*, (les Éditions de Minuit, 1987).
- [19] J. Chatué, *Bible et science : un même combat*, in *Science et Religion : convergence ou antagonisme* (Éd), (Yaoundé, CLÉ., 2018).
- [20] J. Grondin, *Du sens des choses. L'idée de la métaphysique*, (Paris, P.U.F., 2013).
- [21] J. Leroux, *Une histoire comparée de la philosophie des sciences : L'empirisme logique en débat*, (vol. II, Québec, P.U.L., 2010).
- [22] J. Sebestik, *Préhistoire du Cercle de Vienne*, in Antonia Soulez dir., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits* (Éd), (Paris, P.U.F., 1985).

- [23] J. Teguezem, *Pluralisme et monisme systématique chez Georg Wilhelm Friedrich Hegel*, in Nkà Lumière, Revue interdisciplinaire de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines (Éd), (n° 11, Université de Dschang, 2012) 377- 405.
- [24] K. Popper, *La démarcation entre la science et la métaphysique*, in J. Pierre (dir.), (De Vienne à Cambridge (Ed), Paris, Ed., Gallimard, 1980) 121-176.
- *Logique de la découverte scientifique*, (traduction de Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, Paris, Payot, 1973).
- [25] L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus suivi des Investigations philosophiques*, (trad. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961).
- [26] M. Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, in Cahier de Herne consacré à Heidegger (Éd) (Trad. de Roger Munier) 1-25 <http://www.pileface.com>.
- [27] M. Meyer, *Logique, Langage et argumentation*, (Paris, Hachette, 1982).
- [28] N. Baraquin et J. Laffitte, *Dictionnaire des philosophes*, (Paris, Armand Colin, 2002).
- [29] N. Delattre, *Scientisme et guerres des sciences*, in Psychotropes (Éd) (vol. 16, 2010) 77-88, mis en ligne sur Cairn.info le 24-01-2011, <https://doi.org/10.3917/psyt.163.0077>.
- [30] P. Ricœur, *Histoire et vérité*, (Paris, Seuil, 1955).
- [31] P. Thévenaz, *Dépassement de la métaphysique*, in Revue internationale de philosophie (Éd), (Vol.8, N° 29(3), 1954) 189-217, <http://www.istor.org/stable/23936692>
- [32] R. Blanché, *La logique et son histoire*, (Armand Colin, 1970).
- [33] R. Bouveresse, *Karl Popper*, (Paris, J. Vrin, 1981).
- [34] R. Millière, *La métaphysique aujourd'hui et demain*, (Paris, ENS, 2011).
- [35] R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, (Paris, P.U.F., 1999).
- [36] R. Carnap, *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*, in Soulez (dir.) (Éd), (*Manifeste du Cercle de Vienne*, P.U.F., 1985) 153-179.
- *La construction logique du monde*, (Paris, J. Vrin, 2002).
- *Philosophie et Analyse logique*, in Construction et réduction. Textes inédits sur le physicalisme 1922-1955, (Ed) par Bernard Andrieu et François Félix, (Lausanne, L'Age d'Homme, 2011) 127-166 ;
- *Ancienne et nouvelle logique*, Paris, Éditions Hermann, 1933.
- [37] S. Laugier, *Signification et incommensurabilité : Kuhn, Carnap, Quine*, in Archives de philosophie. Recherches et documentation (Éd), (Paris, Beauchesne Éditeur, 2003) 481-503.
- [38] S. Rey, *Carnap et la critique de la métaphysique*, in Sandra Laugier (dir.), Carnap et la construction logique du monde (Ed), (Paris, J. Vrin, 2001) 219-257.
- [39] V. Ermoni, *Nécessité de la métaphysique*, in Revue néo-scholastique (Éd), (13^e année, N° 51, 1906) 229-245, <https://doi.org/10.3406/phlou.1906.1942>.
- [40] W. V. O. Quine, *Le combat positiviste de Carnap*, in Jan Sebestik et Antonia Soulez (dir), Le Cercle de Vienne : Doctrines et controverses(Éd), (Paris, Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie, 1986) 169-180.
- [41] X. Verley, *Carnap, le symbolique et la philosophie*, (Paris, L'Harmattan, 2003).